

Ma grande abyme

Point final.

Je n'y touche plus. De toute façon, je n'arrive plus à la relire. Mon cerveau refuse de porter un regard neuf sur cette déjà vieille nouvelle. J'attaque les premiers mots et je sais déjà la suite. Je la connais par cœur. Mes yeux s'enfuient derrière l'écran.

Je pourrais peut-être la laisser dormir ; y revenir dans une semaine ou dans un mois.

Non ! Ce serait la laisser mourir. Ce serait me laisser mourir. Je suis bien trop excité par l'idée de la faire lire, de l'insérer dans ce corpus mondial des textes qui comptent.

Je sais d'avance les sourires polis, les compliments a minima et les critiques sur les faiblesses de tel ou tel passage. Toujours les mêmes. Comme si je n'apprenais rien de nouvelle en nouvelle. Comme si quelque chose m'échappait que les autres savaient. Comme si je n'imprimais pas. Et si je n'imprimais pas ? Trop tard, je viens de lancer l'inférieure machine.

C'est à Marcel Bénabou que je vais d'abord envoyer ces quelques pages. Je les glisse dans une chemise en papier vert et y inscris au recto :

Cher Marcel,

J'ai encore commis une nouvelle que je soumetts à votre critique bienveillante. Cette fois-ci, et suivant vos conseils, je ne multiplie pas les contraintes jusqu'à y étouffer complètement mes phrases et le rythme du texte. Une seule contrainte guide ma plume pour cette histoire qui commence par la rencontre d'un homme et d'une femme.

Bienàvouliposément, Alexandre.

Je tente de relire une dernière fois ma nouvelle à l'affût d'une ultime coquille. Mon cerveau prend le relais dès les premiers mots :

Ma grande abyme

C'est un Marcel Bénabou aux traits tirés qui passait péniblement la porte du *Bar des Glaces* du 2bis, rue des Verriers. Un cahier à la main, il était poussé dans le dos par une force invisible à laquelle tout son corps semblait vouloir résister. Il tentait de se persuader que c'était le dernier entretien de ce genre mais il savait que cela n'en finirait jamais. Le reflet que lui renvoya le grand miroir derrière la serveuse finit de l'achever.

Il s'apprêtait à se carapater en douce lorsque Yolaine Belleplume pénétra à son tour dans le petit bistrot et s'avança vers lui d'un pas décidé. Marcel vit d'abord les deux billes vertes qui illuminaient ce jeune visage sur lequel aucune future ride n'avait encore travaillé son sillon. Il devina que le reflet que lui renverraient ces deux aventurines serait plus agréable que celui du cruel miroir.

Il l'entraîna vers une table d'où il pourrait enfin tourner le dos à cet ennemi sans pitié et sans tain. Arghh !, un deuxième miroir juste derrière Yolaine renvoyait vers le premier qui à son tour lui répondait rageusement dans une joute, coup pour coup. Le visage fatigué de Marcel s'étalait à l'infini.

Toutefois, au neuvième rebond, les cernes s'estompaient et l'éclat lumineux de ses yeux de jeune homme reprenait le dessus. C'était déjà ça. Marcel se souvint d'un temps où il se reconnaissait dans le cinquième reflet puis il fallut passer au septième et maintenant au neuvième. La vie éloigne doucement de soi-même, songea-t-il !

Il se plut secrètement à croire que Yolaine allait déjeuner avec ce neuvième reflet – Ce jeu de miroirs estompait-il aussi la différence d'âge ? –.

Mais la jeune fille le fixait dans les yeux, le miroir zéro, celui qui ne triche pas. D'abord intimidé, il tenta de soutenir son regard et de nouveau, un jeu de reflets multiples, de ses yeux aux siens, lui renvoya la série infinie de ses visages passée au filtre vert.

Était-ce parce que Yolaine souriait ? Ces reflets-là plurent beaucoup à Marcel !

Il posa son cahier sur la table et sortit un crayon de bois pour noter en détail tout ce qu'on allait maintenant se dire. Ça pourrait servir pour l'inéluctable prochain entretien.

Elle débuta avec un léger accent québécois :

- Je vous remercie beaucoup, cher Marcel, de m'accorder un peu de votre précieux temps. Je suis une de vos ferventes admiratrices et j'ai lu tous les livres que vous n'avez pas écrits.

Elle sourit. Il sourit. Il traça un léger bâton dans son cahier de notes car il avait depuis quelques temps pris l'habitude de comptabiliser en secret le nombre de fois qu'on l'avait abordé ainsi.

- Très flatté. Et si nous commandions ?

- Comme vous voulez ! Je prendrai un café !

Marcel fit un bond. Arghh !, une étudiante, évidemment !, elle devait être sans un. Et lui qui n'avait pas pris de petit déjeuner.

- Soit, ventregouilla-t-il ! Il commanda deux cafés.

Pourvu qu'il y ait un petit chocolat sur la soucoupe. Même un *Spéculoos* industriel en sachet calmerait provisoirement son estomac. Sans cesse, il lorgnait sur la blanquette de veau de son voisin de gauche. Elle aussi se dupliquait dans les miroirs comme un supplice de Pavlov pour ses papilles surexcitées.

- Comme je vous l'ai indiqué dans ma lettre, je fais une thèse sur le lauréat du prix Goncourt Yannick Billet et j'ai appris récemment que vous l'aviez rencontré. Je cherche à explorer en particulier le travail d'enquête qui a précédé l'écriture de son roman. Je ne vous embêterai pas longtemps mais pourriez-vous me parler de cette rencontre ?

Yolaine sortit un dictaphone qu'elle activa.

Marcel se plongeait dans ses souvenirs :

La rencontre s'était déroulée le 11 février *Chez les experts*, petit bistrot du 36, rue des Antennes. Marcel était arrivé un peu en avance - une vieille habitude -. Il était resté debout au bar et regardait distraitemment l'écran de télévision qui diffusait une émission où trois éternels commentateurs commentaient une séquence de l'émission de la veille (diffusée sur un écran derrière eux). L'un des intervenants contestait l'interprétation qui avait été faite par son vis-à-vis du commentaire qu'il avait émis mardi à propos de l'émission de lundi dont le sujet était : « Pourquoi les chaînes de télévision multiplient-elles les émissions de commentaires sur la télévision ? ».

Yannick Billet était entré à ce moment-là, hésitant. Il avait aperçu Marcel et tous deux s'étaient installés au comptoir. Deux bières plus loin, Yannick se lançait :

- Monsieur Bénabou, je suis un grand fan. J'ai même failli lire votre dernier livre mais allez savoir pourquoi, je l'ai jeté avant.

Il sourit. Il sourit. Il cocha mentalement le registre imaginaire qu'il avait décidé récemment de tenir à jour.

- Comme je vous l'ai dit dans mon mail, j'écris un roman biographique sur la journaliste Yaëlle Bachot dont vous avez, je crois, fait avancer l'enquête qui lui a valu le prix Pulitzer. Pourriez-vous m'en dire le plus possible ?

Yannick sortit un petit carnet à grands carreaux et un stylo quatre couleurs mordillé à l'extrémité.

Marcel se racla la gorge. Yannick enclencha la couleur bleue. L'expert de la télé était en pleine introspection.

Yolaine l'encouragea à poursuivre d'un sourire éclatant qui fit l'effet d'une étoile filante sur le miroir au-dessus d'elle.

- Et bien ... Madame Bachot m'avait contacté pour connaître les détails de mon unique rencontre avec Alexandre C. au sujet d'un texte qu'il avait écrit et de tout ce qui s'en est suivi.

Nous avons rendez-vous au bar-tabac de la rue des Poètes. Je m'étais assis à une table en terrasse en l'attendant. A ma droite, trois habitués jouaient au Scrabble comme s'il s'agissait de leurs vies. Le prénommé Raymond proposait de payer la tournée suivante si l'un de ses comparses parvenait à trouver une définition au mot *définition*. Son vis-à-vis, répondant au prénom de Georges, s'était alors lancé, sur le bloc-notes qu'il avait toujours sur lui, à dresser la liste de tout ce que n'était pas le mot *définition*. Dans sa frénésie, il pensait parvenir à épuiser la question. Le troisième – Jacques, peut-être ? – déclara que la définition du mot *définition* sera celle qui sera dite lorsque quelqu'un dira cette définition. Les deux autres acquiescèrent. Le dit Raymond héla la serveuse et la partie reprit de plus belle. C'est à ce moment-là que madame Bachot rejoignit ma table.

Cette femme élégante d'une cinquantaine d'années et visiblement habituée à mener les entretiens déclara, en préambule, que j'étais bien évidemment son invité et même que c'était bien normal !

Marcel plongea des yeux cruels dans ceux de Yannick Billet (après cela, le jeune homme n'oserait pas lui proposer de partager l'addition). Le petit clip en plastique du stylo quatre couleurs céda sous un mouvement de doigts nerveux.

Yolaine Belleplume ne put réprimer un mouvement de lèvres et Marcel se trouva, l'espace d'un instant, terriblement laid dans ces yeux verts qui pourtant n'avaient pas cillé. Marcel s'en voulut. Il reprit :

- Nous commandions chacun un lapin à la bourguignonne accompagné d'un verre du Noilly qui avait servi pour la sauce.

Marcel attaquait un risotto aux cèpes tandis que Yannick s'était contenté d'un poireau vinaigrette beaucoup moins onéreux.

Yolaine buvait régulièrement des micro-gorgées de son expresso pour le faire durer. Marcel louchait sur le *Spéculoos* auquel elle n'avait pas touché.

Yaëlle commença :

- Avant toute chose, je dois vous faire un aveu : je ne sais pas pourquoi je n'ai lu aucun de vos livres !

Elle sourit. Il sourit. Il cocha. Il sourit. Il sourit. Il sourit. Elle sourit.

- Je racontais alors dans quelles circonstances j'avais rencontré Alexandre C. :

- Il m'avait adressé quelques mois auparavant une drôle de nouvelle intitulée *Ma grande abyme*. Il m'avait seulement indiqué, sur la chemise en papier dans laquelle il l'avait glissée, qu'il s'agissait de l'histoire d'un garçon qui rencontre une fille. Le texte était foutraque. Alexandre C. avait accumulé les contraintes jusqu'à l'étranglement de chaque phrase. On y respirait à peine et pour tout dire, tout cela relevait davantage de l'encryptage que de l'écriture d'une nouvelle.

- Je suis bien contente que vous disiez cela, avoua Yaëlle Bachot, car j'ai plusieurs fois essayé de rentrer dans ce texte et il m'est tombé des mains au bout de quelques lignes.

- Je ne suis pas d'accord, l'interrompt Yannick. J'ai trouvé beaucoup de poésie dans ce coq à l'âne, certes confus et dont je suis loin d'avoir fait le tour mais qui m'a laissé le souvenir d'un bon moment.

- Moi, murmura Yolaine, j'ai passé plusieurs nuits blanches à traquer chaque signe, chaque mot, chaque tournure pour y chercher un double-sens, un jeu sur les mots ou encore une référence littéraire. J'ai eu des grands moments de découragement mais aussi quelques petites victoires comme lorsque que j'ai compris pourquoi les trois personnages avaient les mêmes initiales.

Marcel, qui était un des rares à posséder les clés de cette pelote de mots emmêlés, eut un regard d'admiration pour l'étudiante.

- Nous nous sommes retrouvés, Alexandre C. et moi, au bar d'un grand hôtel dont je tairai le nom.

Yannick et Yaëlle sourirent. Visiblement, ils connaissaient le nom de l'hôtel et le mystère qui l'entourait. Yolaine ne broncha pas.

- La grande salle était presque vide et renvoyait un écho perturbant de chaque bruit : le tintement d'un verre, le craquement d'une marche dans le grand escalier en verre, chacune de nos paroles, même murmurées, se répétaient en une cacophonie sourde. Alexandre avait l'air un peu fou, les cheveux en bataille (enfin, ceux qui restaient encore en lice. Beaucoup étaient morts au combat depuis un petit moment). Il prenait sans cesse des notes au point que je me suis demandé s'il n'était pas déjà en train d'écrire une nouvelle nouvelle dont le point de départ aurait été notre rencontre. Je lui redis scrupuleusement et honnêtement les réserves que j'avais émises vis-à-vis de *Ma grande abyme* en lui conseillant de prendre d'autres avis de lecteurs ou d'éditeurs.

Il n'a pas semblé être très réceptif à mes remarques. Il ne parlait qu'en message codé persuadé que le jeu de mots était l'alpha et l'oméga de la conversation et de l'écriture (qu'il confondait, d'ailleurs !). Quand je lui parlais *style*, il répondait *contraintes* ; quand j'évoquais le *fil narratif*, il répliquait *contraintes* et même quand j'ai fini par m'écrier : « *Et la morale ?* », il a rétorqué, un sourire ravi aux lèvres, « *Élémentaire*, mon cher Marcel ! ».

Je crois avoir été l'un des premiers à deviner vers quelle vilaine pente il se dirigeait.

Voilà ! Je n'ai franchement pas grand-chose à raconter de plus. Il était constamment plongé dans ses papiers et ses pensées en désordre et pour tout dire, ça n'a pas été une rencontre particulièrement agréable. Nous nous sommes quittés sans même avoir pensé à commander quelque chose.

Yolaine, Yannick et Yaëlle semblèrent très déçus.

Yaëlle estimait que ces infos ne valaient pas le prix du lapin au Noilly ; Yannick se tortillait sur sa chaise en se demandant s'il allait oser proposer le *fifty fifty* ; Yolaine attrapa le *Spéculoos* et le rangea au fond de son sac.

Point final.

Marcel Bénabou m'a répondu :

Cher Alexandre,

Merci pour votre confiance. Ce texte m'a fait sourire mais je vous encourage à le travailler encore. Certains passages sont difficilement compréhensibles et vous sombrez parfois dans la facilité.

Bien à vous,
Marcel.

Je lui ai proposé une rencontre dans le bar d'un grand hôtel dont j'ai oublié le nom. Il accepta et le lendemain, nous nous retrouvâmes autour d'un Pontarlier beaucoup trop tassé. Au dessus du comptoir, un plaisantin avait retiré les aiguilles d'un gros cadran et écrit au centre et en lettres noires « Il est l'heure ! ». Marcel ouvrit la pochette que je lui avais envoyée et me fit part de ses remarques et de ses suggestions pour améliorer ce nouveau texte.

- Un détail sans importance, me dit-il, mais la pochette que vous m'avez envoyée est jaune et non verte comme indiqué dans la nouvelle. Personne ne le saura évidemment mais ...

- Êtes-vous sûr ?

Je tournai rapidement les pages puis pointai une ligne en haut de la page 10 : « chemise en papier jaune ».

- Ah oui, admit-il. C'est d'autant plus curieux que j'étais presque sûr que la nouvelle tenait sur huit pages.

Bizarre. Était-ce l'effet du Pontarlier ?

Pour le reste, il me fut d'une aide précieuse et nous nous quittâmes légèrement éméchés devant la porte de ce grand hôtel.

Je rentrai chez moi et apportai toutes les corrections que nous avons imaginées ensemble. Avouons-le, je réécrivis presque entièrement la nouvelle.

Point final.

Vous venez de lire une nouvelle qui s'intitule *Ma grande abyme*. Marcel Bénabou en est le personnage principal mais je ne sais même pas s'il l'a lue. Le mieux serait peut-être de la lui envoyer. Oui, c'est ça ! Je vais prendre une chemise en papier jaune, y glisser cette nouvelle tentative de noircir du papier en faisant passer le temps puis la lui adresser avec un petit mot :

Cher Marcel,

J'ai encore commis une nouvelle que je soumets à votre critique bienveillante. Cette fois, et suivant vos conseils, je ne multiplie pas les contraintes jusqu'à y étouffer complètement mes phrases et le rythme du texte. Une seule contrainte guide ma plume pour cette histoire qui commence par la rencontre d'un homme et d'une femme.

Bienàvouliposément, Alexandre.

Il ne me répondit jamais.

Point final.

Vous venez de lire une nouvelle qui s'intitule Ma grande abyme. Marcel Bénabou en est le personnage principal alors que je ne le connais même pas. Le mieux serait de mettre un point final à cette histoire. D'ailleurs, je vous l'annonce afin que vous ne soyez pas surpris, le prochain point que mon stylo écrasera rageusement sera le poi